

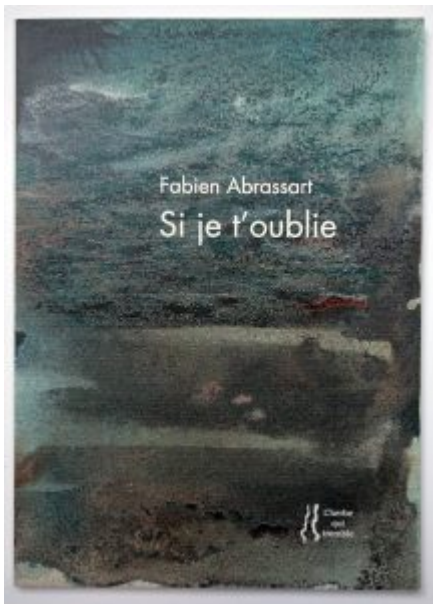
Si je t'oublie, de Fabien Abrassart

Vient de paraître aux éditions L'Herbe qui tremble :

“Si je t'oublie”

poèmes de **Fabien Abrassart**

Préface de Philippe Lekeuche, peintures de Marie Alloy



Fabien Abrassart est né à Bruxelles en 1973. Il est l'auteur de deux recueils parus aux éditions du Taillis Pré, “la chose humaine” et “la part de personne”. Poète discret, “Si je t'oublie” est le premier recueil qu’il publie depuis 2006.

Couverture : Marie Alloy, “Cela eut lieu”, 2017.



PRÉFACE

Livre dense, à la compacité radicale, Si je t'oublie gravite autour de ce point de non-retour dans l'humain, un point terriblement proche, devenu central, ayant déjà eu lieu et si décisivement, de sorte que l'on ne peut plus faire de la poésie comme autrefois.

Compacité, densité : se concentre autour de ce point tout le silence du monde qu'une poésie singulière se met à dire en tant que déflagration muette. Car la Poésie, ici, n'est plus dans le mot, ni dans l'idée, elle irradie depuis un espace, - un écart entre eux -, littéralement *inhabitable*. Et pourtant Fabien Abrassart nous dit que nous y sommes toujours.

L'auteur a reçu la Bourse Spes Poésie pour ce



projet de livre autour du lien insuffisamment pensé, davantage ontologique qu'historique, entre Jérusalem et Auschwitz. L'écriture de ce volume a pris du temps, bien sûr. Car il en faut, du temps pour explorer les rapports effroyables, constitués du « *schrecklich* » rilkéen (Première élégie), sans cesse actifs, aujourd'hui comme hier, dans la conscience et non refoulables.

Aussi, parler depuis ce non-lieu qui fut lieu, relève de l'impossible, sinon de l'interdit. Mais l'impossible est justement l'enjeu éternel de la Poésie.

Les poèmes d'Abrassart ne combent pas la béance ni ne pansent le traumatisme. Il serait vain d'attendre de l'art qu'il nous sauve d'une blessure toujours à vif, indicible, et pourtant terriblement réelle.

Il s'agit bien plutôt de ne pas oublier qu'on est humain. Cela s'oublie si vite, depuis toujours, depuis qu'il y a de l'homme.



Ces poèmes calcinés, loin de nous désespérer, éclairent notre errance au sein de l'absence d'un là où être, notre dérégulation constitutive de ne point exister encore ; ou n'est-ce plus, maintenant, tout à fait possible - depuis ce point ?

Que du contraire ! Car une voix à l'arrière-plan de ces poèmes semble murmurer : « *ce n'est rien, on existe coûte que coûte, poétiquement, envers et contre tout* ».

Puisse le lecteur aborder ces poèmes avec lenteur, se tenir auprès d'eux avec patience, les accueillir comme on recueille une grande âme blessée venue d'ailleurs, de si loin, et qu'on ne sait pas encore - ô paradoxe ! - être la nôtre.

Philippe Lekeuche



la mort commence par les pieds
sur les rails un dieu danse
s'il siffle heureux

un jour

comment digérer Schweinerei
se nourrir à la bouche du dieu
le verbe arachnide

un autre jour

avec quel fil recoudre
c'est impossible un poème d'amour
cela n'encre plus depuis

